

EKBERG, Carl J., *French Roots in the Illinois Country : the Mississippi Frontier in Colonial Times* (Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1998), xii-359 p.

Thomas N. Ingersoll

Volume 52, numéro 3, hiver 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/005484ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/005484ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ingersoll, T. N. (1999). Compte rendu de [EKBERG, Carl J., *French Roots in the Illinois Country : the Mississippi Frontier in Colonial Times* (Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1998), xii-359 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 52(3), 415–417. <https://doi.org/10.7202/005484ar>

COMPTE RENDU

EKBERG, Carl J., *French Roots in the Illinois Country: the Mississippi Frontier in Colonial Times* (Urbana et Chicago, University of Illinois Press, 1998), xii-359 p.

Avec cet ouvrage, la grande enquête menée par Carl J. Ekberg depuis plusieurs années sur l'Illinois colonial atteint son apogée. Après nous avoir fait redécouvrir Sainte-Geneviève, Ekberg passe maintenant à une synthèse, touchant toutes les petites communautés de cette vaste région à l'intérieur de l'Amérique du Nord. Ekberg s'inspire du modèle d'analyse de Marc Bloch et essaie de renouveler les études rurales américaines et également l'éternel débat concernant les mentalités.

Le volume s'ouvre sur un survol panoramique de la partie haute de la grande et riche vallée du fleuve Mississippi, là où les sols et le climat sont idéaux pour la culture des grains. Dans les 105 premières pages, l'auteur présente une analyse comparative de l'occupation et de l'utilisation des sols. Il démontre que l'organisation sociale des villages et l'exploitation en commun des champs pendant l'hiver pour le bétail étaient uniques dans l'Amérique du Nord au XVIII^e siècle.

Les habitants de l'Illinois avaient des terres allongées («longlots»), comme au Canada et en Louisiane, mais contrairement à ces régions, c'est le village nucléaire qui dominait, et l'exploitation était déterminée par une assemblée de villages comme dans les régions de grande culture en France. Un troisième chapitre dédié au rythme agricole saisonnier complète les deux premiers. On ne peut rendre justice à la richesse de cette section du livre dans un compte rendu.

Cela dit, la thèse principale d'Ekberg voulant que ce genre d'organisation agricole soit le reflet d'une mentalité paysanne française est plus problématique. Étant donné que la majorité des habitants était d'origine canadienne (l'auteur l'admet), comment expliquer la faiblesse de cette mentalité traditionnelle en Nouvelle-France, là où l'individualisme des habitants est souligné et où il n'existait pas de villages? Qui plus est, Ekberg reconnaît que la fondation de la plupart des villages en Illinois — par des missionnaires, par des voyageurs et par des Indiens — précédait le développement de sociétés agricoles, ce qui mine lourdement l'hypothèse d'une explication par les mentalités traditionnelles. Un troisième problème est le peu de cas fait des nations indiennes. Même si l'auteur mentionne rapidement ici et là des menaces aux pionniers (une bande d'Osages vole des chevaux à Sainte-Geneviève aussi tard que 1779!), les effets potentiels de ce facteur sur l'organisation communale de l'agriculture ne sont pas développés.

[1]

On passe à l'histoire sociale comme telle dans un quatrième chapitre, et c'est là que les distinctions entre les modèles culturel et social deviennent claires: les historiens sociaux (dont moi) restent sur leur appétit. La thèse d'un esprit égalitaire et communautaire n'arrive pas à expliquer la possession d'un important nombre d'esclaves noirs, genre de propriété et appartenance ethnique effectivement inconnus hors des villes en France. Ces esclaves étaient distribués très inégalement chez les habitants blancs et ils représentaient une menace continuelle à l'harmonie sociale à cause du fait qu'ils n'avaient rien à perdre, ce qui va à l'encontre d'une mentalité communale et idyllique.

En voulant répondre à ce type de critiques formulées à l'endroit de sa thèse, Ekberg surcharge son texte d'une foule d'affirmations douteuses: les Noirs n'étaient pas assujettis à un régime de «racisme vicieux», ils étaient protégés par le Code Noir, l'esclavage était considéré comme allant tout à fait de soi, «un aspect de l'ordre naturel de l'univers (p. 149)». Mais Ekberg ne fournit pas de preuves de tout cela, ignorant tout indice qui va contre cet argument, comme la littérature récente concernant le Code Noir, et les conditions réelles de vie des esclaves dans les colonies françaises. Il voile l'inégalité (ou le caractère non communautaire) de la société résultant de l'esclavage, en soulignant la «démocratisation» (un malheureux choix de mot) de l'institution dans la répartition des esclaves entre 41% des ménages blancs (p. 152).

Dans la dernière partie du livre, l'auteur revient à la vie agricole comme telle, dans deux chapitres bien charpentés retraçant la production et l'exportation de farine de blé. L'essor de cette exportation pour alimenter les planteurs de la Nouvelle-Orléans et les Blancs des plus petits postes de la Louisiane nous surprend par son ampleur

En conclusion, Ekberg précise sa thèse à l'égard des mentalités. Certes l'influence des traditions françaises est indéniable. Cependant, c'est seulement dans la dernière phrase du dernier paragraphe que Ekberg dévoile sa conviction que la mentalité paysanne française des habitants les rendait plus «vertueux», dans le sens qu'ils avaient du «respect pour la vie de leurs voisins (p. 263)». Tout cela est représenté comme étant l'inverse des valeurs ou de la «culture» des Anglo-Américains, qui «envahissent» la région à partir des dernières années du XVIII^e siècle. Les Anglo-Américains (d'après un stéréotype familier aux Canadiens) sont avides, violents, impatients, tous politiciens, somme toute pas gentils. La loi votée pour le Territoire du Nord-Ouest en 1799 permet la clôture des terrains et, par ce moyen, les envahisseurs détruisent le système agricole de l'ancien Illinois et la mentalité (supérieure?) des habitants. Mais au contraire, l'effondrement de la vaine pâture est le résultat, dans la plupart des cas, de l'action des habitants eux-mêmes, qui clôturent leurs terres à l'occasion de la nouvelle loi. La mentalité n'est pas tuée par des Anglo-Saxons armés de massues, mais par une modernisation modelée par les habitants.

Personne ne niera l'importance de ce livre dans le débat qui continue: un ouvrage axé sur des recherches approfondies, l'un des plus beaux exemples de l'École des Annales en langue anglaise.

*Département d'histoire
Université de Montréal*

THOMAS N. INGERSOLL